

LE MONDE

De Metz à Nanterre Les déserts fourmillants de Steve Reich

Conversion lyrique d'un ancien minimaliste, le plus représentatif des répétitifs américains.

Par JACQUES LONCHAMPT - Publié le 25 novembre 1986

Les mélomanes d'avant-garde des Rencontres internationales de Metz ont entendu, samedi, trois jours avant ceux de Nanterre, un festival Steve Reich, superbement interprété par l'Ensemble inter-contemporain et dix chanteurs des BBC Singers, sous la direction olympienne et dionysiaque de Peter Eötvös.

Les compositeurs répétitifs ont toujours quelque peine à être pris vraiment au sérieux dans nos milieux où perdure la tradition ascétique boulezienne, la nostalgie d'un " post-webernisme " déjà mythique, conservée comme un bouclier emblématique contre l'hédonisme sonore...

Aussi le succès de Steve Reich à Metz parut-il mitigé, bien moins franc et enthousiaste que celui du Groupe vocal de France, l'après-midi, au Temple neuf, dans un concert d'une austère beauté, auquel ces douze voix très intenses, soutenues par la direction vigoureusement charpentée et fervente de Guy Reibel, donnaient, il est vrai, un rayonnement exceptionnel.

On a particulièrement apprécié trois madrigaux de Girolamo Arrigo, renouant avec la tradition grandiose de la Renaissance, surtout une symphonie vocale, monumentale, sur un poème impressionnant de Michel-Ange (Je sais trop tard, ô monde, tes bonheurs), et le Cantus supplex du Tchèque Marek Kopelent, ardente paraphrase de l'Ave Verum et de différents psaumes. Une œuvre de Michael Levinas, les Réciproques, allégeait cet ensemble grave, faisant chanter les douze voix dans des appeaux mirlitonants (parfois accouplés) en un petit divertissement d'une écriture humoristique et assez consonante.

Mais revenons aux pages de Reich qui vont être données à Nanterre (1). Le mérite de ce programme est de montrer l'évolution d'une pensée de plus en plus élaborée et contrôlée, de moins en moins " minimale ", à l'opposé de l'exploitation déchaînée de la folie répétitive chez certains de ses camarades.

Le défi presque offensant lancé par les " minimalistes " américains à l'avant-garde européenne était de montrer clairement au public des processus en train de se construire ou de se désagréger sur fond de répétitions obstinées. C'est encore le cas dans la Musique pour instruments à mailloches, voix et orgue de 1973, mais le côté démonstratif des progressions ou diminutions primaires s'estompe au profit d'une recherche plus affinée des coloris, opposant le velours des voix associées à l'orgue électrique, aux clapotements lumineux des métalphone, glockenspiel et marimbas. Les variations d'atmosphères créées par ce jeu entre les groupes prennent le pas sur le constat sec des différenciations formelles. Pourtant, l'oreille reste plus agréablement flattée, comme portée confortablement au sommeil, que le cœur et l'esprit ne sont véritablement captivés.

New York Counterpoint (1985), interprété par André Trouette avec autant de flegme que d'élégance, est un jeu très acrobatique et réjouissant, où la clarinettiste solitaire doit s'insérer dans les figures enregistrées par dix autres clarinettistes, avec des décalages et des contrepoints à faire tourner la tête. Jongleries pleines de saveur, sans sécheresse, soutenues par des pulsations souples, qui doivent beaucoup au jazz.

Avec The Desert Music, l'œuvre de Steve Reich prend une nouvelle dimension, s'ouvre à de plus grands desseins, liés à la mise en musique, pour la première fois, de poèmes (de William Carlos Williams) et à une réelle ouverture cosmique : " Il y avait un certain nombre de choses qui me traversaient l'esprit tandis que je travaillais à la composition et que le titre agissait sur moi. Elles avaient trait à des déserts particuliers (le Sinaï du peuple juif, le désert où Jésus affronte le diable, celui du Nouveau-Mexique où l'on expérimente la bombe atomique). Pourtant, dans ma musique, il n'y a pas d'évocation picturale. "

La version présentée à Metz et à Nanterre date de 1985 ; elle réunit six voix de femmes, quatre voix d'hommes et trente et un instrumentistes (quatre quatuors à cordes et une contrebasse, les flûtes, des percussions et les nombreux claviers chers à Reich).

À travers cinq mouvements enchaînés en forme d'arche (1 et 5, 2 et 4 se répondent, 3 étant le cœur de l'œuvre, plus développé, et lui-même avec des éléments de symétrie interne), les procédés répétitifs s'élargissent, se diluent, ou du moins perdent de leur caractère mécanique ; les dialogues concertants entre les groupes ou les individus s'assouplissent et se multiplient ; les chœurs développent des périodes lyriques ; de véritables thèmes transcendent le temps " matériel " pour devenir des nervures de la partition entière ; et au lieu de contempler tranquillement le déroulement inéluctable des processus, on s'intéresse à mille détails fourmillant de vie dans ces déserts...

Pourtant, ne comprenant rien aux poèmes chantés par les chœurs, superbes et flamboyants, on a quelque mal à saisir le climat de l'œuvre, qui ne semble guère, toutefois, d'essence contemplative. L'obstination rythmique ne cède guère qu'un moment, vers la fin, et l'ensemble garde à nos oreilles un ton vigoureusement optimiste..., très " jeune Amérique " ! Mais Reich ne dit-il pas lui-même : " C'est comme si vous vous trouviez dans le désert, en train de courir le plus vite possible... " ?

Ne serait-il pas temps d'intégrer des partitions de cette qualité dans des concerts " normaux ", au lieu de les confiner dans des programmes ghettos où les musiques répétitives se nuisent les unes aux autres ? Il serait bien intéressant de voir figurer Reich à côté d'un Bartok, d'un Berg ou d'un Xenakis, voire d'un Ives avec qui ce compositeur américain de cinquante ans semble avoir quelques liens de parenté, bien naturels.